

BOECLER, nom d'une famille de Strasbourg qui a fourni plusieurs médecins distingués. Son chef, Jean BOECLER, né à Ulms en 1651, mort en 1701, vint s'établir à Strasbourg, où il exerça et professa avec succès la médecine. Il reçut les titres de comte palatin et de chanoine de Saint-Thomas. — Son fils, Jean BOECLER, né à Strasbourg en 1681, mort en 1733, professa successivement la médecine, la chimie et la botanique dans sa ville natale. Il a publié un grand nombre de dissertations : *De potu frigido* (1700); *De cataracta* (1711); *De vino* (1716); *De tra* (1716); *De vera vite et sanitatis moderatione* (1721); *De venenis* (1729), etc., etc. On lui doit en outre : *Historia instrumentorum deglutitionis*, etc. (1705); *Quæstiones physicae* (1709); *Recueil des observations qui ont été faites sur la peste de Marseille* (1721), et une édition de l'ouvrage de Herman, intitulé *Cynosura materiae medicae* (1726), qu'il augmenta de deux volumes (1729 et 1731). — Jean-Philippe BOECLER, fils du précédent, né en 1716, mort en 1759, devint professeur de physique en 1734, puis remplaça J. Salzmänn dans sa chaire de chimie, de botanique et de matière médicale. Il a publié plusieurs écrits, entre autres : *Oratio de prestantia physica* (1734); *Quæstiones medicae varii argumenti* (1745), etc. — Philippe-Henri BOECLER, frère du précédent, né en 1718, mort en 1759, s'adonna d'abord avec succès à l'étude de la philosophie et des mathématiques, puis se fit recevoir docteur en médecine en 1742. Après avoir visité les écoles de Paris, de Montpellier et d'Aix, il alla se fixer dans sa ville natale, acquit une grande réputation comme praticien; et fut appelé en 1756 à occuper la chaire d'anatomie et de chirurgie. On a de lui un assez grand nombre de dissertations en latin, entre autres : *Dissertatio sistens decades thesaurum medicarum controuersarum* (1741, in-4°); *Dissertatio de somni meridiani salubritate* (1742); *De medicina Virgilii* (1744); *De statu animarum hominum ferorum*, etc. (1756).

BOECLER (Jean-Wolfgang), théologien allemand, né en Livonie, mort en 1717 à Cologne. Après avoir été longtemps pasteur luthérien, il abjura le protestantisme à Cologne en 1697, et bientôt après se fit prêtre catholique. Son principal ouvrage a pour titre : *Rites superstitieux des pauvres Esthoniens* (Cologne, 1691, en allemand).

BOEDIKER (Jean), poète allemand, né en 1641, mort en 1695. Il fit ses études à Berlin, où il devint plus tard directeur du gymnase. Il a composé des vers allemands et latins qui sont estimés. Nous citerons ses recueils intitulés : *Epigrammata juvenilia et Boedikeri Opuscula*, ainsi que ses *Principes de la langue allemande*, qui ont eu de nombreuses éditions.

BOÉDROMIEN adj. m. (bo-é-dro-mi-ain — de *boédromion*, mois dans lequel on célébrait des fêtes en l'honneur du dieu). Myth. gr. Surnom d'Apollon à Thèbes et à Athènes. Il On dit aussi BOÉDROMIUS.

BOÉDROMIUS s. f. pl. (bo-é-dro-mi — rad. *boédromion*). Ant. gr. Fêtes en l'honneur d'Apollon, qui se célébraient à Athènes et à Thèbes, dans le mois de boédromion.

BOÉDROMION s. m. (bo-é-dro-mi-on — mot gr. formé de *boé*, clameur, et *dromion*, courir). Chronol. Nom du troisième mois de l'année athénienne, lequel correspondait à une partie du mois d'août et du mois de septembre de notre calendrier.

BOÉDROMIUS, surnom d'Apollon. V. BOÉDROMION.

BOEF s. m. (bo-éf). Ancienne orthographe du mot *boeuf*.

BOËGE, bourg de France (Haute-Savoie), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kil. S.-O. de Thonon, près de la Menoge; pop. aggl. 560 h. — pop. tot. 1,402 hab. Poulardes très-renommées.

BOEGERT (Jean-Baptiste), moraliste allemand, né à Kaisersberg en Alsace, mort à Mulhouse en 1832. Il entra dans les ordres et fut chargé de la direction des études au séminaire de Molsheim. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Méditations philosophiques ou la Philosophie conduisant l'homme à la religion et au bonheur* (Strasbourg, 1823).

BOEHL DE FABER (Nicolas), littérateur espagnol, né à Hambourg en 1770, mort en 1836. Sa ville natale l'ayant envoyé à Cadix en qualité de consul, il s'y maria avec une Espagnole, Françoise de Larrea, et, de cette union, naquit une fille qui devait se rendre célèbre sous le nom de Fernan Caballero. Boehl s'est adonné à la littérature espagnole. On a de lui deux recueils intitulés : *Floresta de rimas antiquas castellanas* (Hambourg, 1821-1825, 3 vol.) et *Teatro espanol anterior a Lope de Vega* (Hambourg, 1832).

BOEHM (André), philosophe et mathématicien allemand, né à Darmstadt en 1720, mort en 1790. Il fut professeur de philosophie et de mathématiques à Giessen. Comme philosophe, il s'attacha constamment aux principes de Wolf, et comme mathématicien il se tint au niveau des progrès de son temps. On lui doit : *Logica ordine scientifico in usum auditorum conscripta* (1749); *Metaphysica* (Giessen, 1763); et le *Magasin pour les ingénieurs et les artistes* (1777-1785, 2 vol. in-8°). Il prit aussi part à la rédaction de l'*Encyclopédie de Francfort*.

BOEHM (Amadeus-Wenzel), graveur autrichien, né à Prague en 1769 ou 1771, mort en 1823, était élève de Schumzer et Kuhl. Il se fixa à Leipzig, où il produisit un nombre considérable de gravures pour des publications illustrées, notamment pour le *Recueil de costumes*, de Spallard, et pour les *Antiquités*, de Becker. Ses meilleures estampes sont une *Sainte Vierge*, d'après le Guide; *Saint Paul*, d'après le tableau de Carl Soretta, qui est au musée de Dresde; le portrait du roi de Danemark et celui de Klopstock.

BOEHM (Jean-Daniel), sculpteur hongrois, né à Wallendorf en 1794, reçut d'abord les leçons de Cervara, puis se rendit en Italie, où il eut pour maîtres Thorwaldsen et Canova. Le ciseau de cet artiste a de la correction, de la grâce et de la souplesse. Parmi ses compositions les plus estimées, on cite un *Faune*, appartenant au prince de Metternich, et une *Danseuse*, au comte de Lemberg.

BOEHM (Joseph), musicien et compositeur hongrois, né à Pesth en 1798, mort à Vienne en 1863. A l'âge de huit ans, il fut présenté, en Pologne, au célèbre violoniste Rode, qui, charmé des dispositions de l'enfant, voulut bien lui donner des leçons. En 1815, Boehm vint à Vienne, où il obtint la place de professeur au conservatoire, puis le titre de violoniste de la chapelle de la cour. Dans l'année 1823, il entreprit un grand voyage artistique en Allemagne, en Italie et en France. Il revint au bout de deux ans à Vienne, et, de là, il se rendit, vers 1837, à Saint-Petersbourg, où il exerça pendant de longues années le professorat. Boehm a publié environ vingt œuvres pour le violon.

BOEHM (Théobald), célèbre flûtiste allemand, né en Bavière en 1802. Par la brillante facilité de son exécution et l'expression profonde dont il sait l'accentuer, Boehm s'est acquis la réputation de premier flûtiste de l'Allemagne. Après un voyage en Angleterre, en 1834, il alla se fixer à Munich, où il est devenu membre de la musique particulière du roi de Bavière. Quel que soit néanmoins son talent d'exécutant, Boehm est encore plus connu aujourd'hui par les importantes modifications qu'il a fait adopter dans la construction de la flûte et par ses nombreux travaux pour la perfectionnement de cet instrument. Boehm a composé et publié une vingtaine d'œuvres fort appréciées des flûtistes, des *Concertos*, des *Variations*, des *Polonaises*, des *Fantaisies*, etc. Il a fait paraître un écrit intitulé : *De la fabrication et des derniers perfectionnements des flûtes* (1847), qui a été traduit en français (Paris, 1848).

BOEHM (Charles-Léopold), violoncelliste allemand, né à Vienne en 1806; fut admis au conservatoire de sa ville natale, où il suivit les leçons de Merk pour le violoncelle; puis il vint, en 1849, s'établir à Strasbourg, entra à l'orchestre du théâtre de cette ville et y donna des concerts fort goûtés. En 1851, il quitta Strasbourg pour retourner en Allemagne. Boehm passe pour l'un des violoncellistes les plus distingués de son pays. Quelques compositions de ce brillant artiste ont été publiées à Vienne et à Leipzig.

BOEHM (Barthélemy et Jean SEBALD), peintres et graveurs allemands. V. BEHAM.

BOEHME ou **BOEHM** (Jacob), théosophe célèbre, un des plus grands représentants du mysticisme moderne, né en 1575, dans une petite ville de la haute Lusace, nommée le Vieux-Seidenburg, près de Gœrlitz, mort à Gœrlitz en 1624. Ses parents, qui étaient de pauvres paysans, le laisseront jusqu'à l'âge de dix ans privé de toute instruction et occupé à garder les bestiaux. Il se fit dès lors remarquer, disent ses biographes, par la vivacité et le tour mystique de son imagination. Après avoir été initié, dans l'école de son village, à quelques connaissances très-élémentaires, il fut mis en apprentissage chez un cordonnier de Gœrlitz, et il exerça cette profession dans la même ville jusqu'à la fin de sa vie.

Voici comment, selon le récit d'un de ses disciples, Abraham de Frankenberg, la vocation théosophique de Boehme fut décidée. Pendant qu'il était en apprentissage, son maître et sa maîtresse étant absents, un étranger, vêtu très-simplement, mais ayant une belle figure et un aspect vénérable, entra dans la boutique, et, prenant une paire de souliers, demanda à l'acheter; mais Boehme n'osa pas la vendre; l'étranger insistant, il les lui fit un prix excessif, espérant par là se mettre à l'abri de tout reproche de la part de son maître, ou dégoûter l'acheteur. Celui-ci donna le prix demandé, prit les souliers et sortit. Il s'arrêta à quelques pas de la maison, et là, d'une voix haute et ferme, il dit : « Jacob, Jacob, viens ici ! » Le jeune homme fut d'abord surpris et effrayé d'entendre cet homme, qui lui était tout à fait inconnu, l'appeler ainsi par son nom de baptême; mais, s'étant remis, il alla à lui. L'étranger, d'un air sérieux, mais amical, porta ses yeux sur les siens, fixa sur eux un regard étincelant, le prit par la main droite et lui dit : « Jacob, tu es peu de chose, mais tu seras grand et tu deviendras un autre homme, tellement que tu seras pour le monde un objet d'étonnement. C'est pourquoi, sois pieux, crains Dieu et révere sa parole ! surtout lis soigneusement les Ecritures saintes, dans lesquelles tu trouveras des consolations et des instructions, car tu auras beaucoup à

souffrir : tu auras à supporter la pauvreté, la misère et des persécutions; mais sois courageux et persévérant, car Dieu t'aime et t'est propice. » Sur cela, l'étranger lui serra la main, le regarda encore avec des yeux perçants et s'en alla, sans qu'il y ait eu d'indices qu'ils se soient jamais revus.

Abraham de Frankenberg a soin de nous dire que Boehme lui-même lui avait raconté cette circonstance de sa vie. Dans l'état mental qu'elle suppose, Boehme ne devait pas tarder à avoir des visions. Il en eut trois, séparées l'une de l'autre par de longs intervalles. La première le surprit à l'âge de dix-neuf ans; elle laissa peu de traces dans son esprit, quoiqu'elle eût duré huit jours. La seconde lui fut accordée en 1600, au moment où il venait d'atteindre sa vingt-cinquième année. Il avait les yeux fixés sur un vase d'étain, quand il éprouva tout à coup une vive impression, et, au même instant, il se sentit ravi dans le centre même de la nature invisible; sa vue intérieure s'éclaircit; il lui semblait que l'essence de toutes choses était révélée à ses regards. Enfin, dix ans plus tard (1610), il eut la dernière vision, et c'est afin d'en conserver le souvenir qu'il écrivit, sous l'influence même des impressions extraordinaires qui le dominaient, son premier ouvrage, intitulé : *Aurora* ou *l'Aube naissante*. Cet écrit, condamné par le clergé de Gœrlitz, attira sur son auteur une petite persécution dont le seul résultat fut de faire connaître le nom de Boehme dans toute l'Allemagne. En 1619, Boehme fit paraître son second ouvrage : *Description des trois principes de l'essence divine*, puis successivement : *De la triple vie de l'homme, réponse aux quarante questions de l'âme* (1620); *De l'incarnation du Christ, de sa passion, de sa mort et de sa résurrection, et de l'arbre de la foi* (1620); *Dumystère céleste et terrestre* (1620); *De l'empreinte des choses* (*De signatura rerum*, 1621); *De la vraie repentance* (1622); *De la providence et du choix de la grâce* (1623); *le Grand mystère* (1623); *De la contemplation divine* (1623), etc., etc.

Boehme mourut en 1624, au retour d'un voyage à Dresde, où il était allé défendre, devant une commission de théologiens, l'orthodoxie de ses principes.

Les disciples de Boehme lui ont fait une réputation d'alchimiste et de philosophe chrétien qui n'est pas fondée. Il connaît l'alchimie, mais il l'emploie constamment les termes que l'alchimie lui fournit dans un sens figuré; il y puise des comparaisons qui, destinées à élucider sa pensée, la rendent, au contraire, plus difficile à pénétrer par les lecteurs du XIX^e siècle. Il ne peut nullement passer pour chrétien, bien qu'il affecte de s'étayer constamment sur l'Écriture sainte et qu'il défende son orthodoxie contre ceux qui veulent le persécuter comme hérétique. Il donne aux textes bibliques une signification entièrement figurée et fort éloignée de celle qui a été adoptée par les diverses sectes chrétiennes.

Les doctrines de Boehme sont restées à peu près inconnues jusqu'au jour où quelques-uns des grands philosophes allemands révélèrent leur valeur au monde philosophique. Hegel n'hésite même pas à dire que, depuis Aristote et Platon jusqu'à Hegel, Boehme est le seul qui ait fait faire un progrès vraiment sérieux à la philosophie.

Quelles sont ces doctrines? Quand on perce l'enveloppe alchimique, mystique, surnaturaliste qui les recouvre, on aperçoit un vaste système de métaphysique qui présente de nombreuses analogies avec les grandes constructions philosophiques de l'Allemagne contemporaine. Boehme, le *philosophe teutonique*, comme on l'a appelé, est vraiment le père de la philosophie allemande, du panthéisme allemand, le précurseur de Spinoza, de Schelling, de Hegel. Dieu, selon Boehme, est à la fois le principe, la substance et la fin de toutes choses. En créant le monde, il n'a fait autre chose que sortir des ténèbres pour se produire à la lumière, que secouer l'indifférence d'une éternité immobile pour donner carrière à son activité, et ouvrir en lui toutes les sources de la vie. Il est donc indispensable, pour le bien connaître, de le considérer sous un double aspect : tel qu'il est en lui-même, caché dans les profondeurs de sa propre essence, et tel qu'il se montre dans la nature et dans la création. Considéré en lui-même, en dehors de la nature, Dieu est inaccessible à nos facultés; il ne peut être défini par aucun attribut. Il n'est ni bon ni méchant; il n'a ni volonté ni désir, ni joie ni douleur, ni haine ni amour. Le bien et le mal, les ténèbres et la lumière sont confondus dans son sein; il est tout et, en même temps, il n'est rien. Il est tout, car il est l'origine et le principe des choses; il n'est rien, car rien n'est encore réalisé, déterminé, car rien n'a encore pris vie, forme, qualité. Ne reconnaît-on pas ici l'*absolu* de Schelling, d'où tombent la matière et l'esprit, l'*idée* de Hegel, dans sa primitive indétermination, l'identité initiale de l'être et du néant? C'est cet être sans conscience et sans personnalité, l'*Être pur*, comme dit Hegel, que Boehme appelle Dieu le Père. Dieu le Fils, c'est la lumière qui luit au milieu des ténèbres, la *volonté* divine qui sort de l'indifférence, se connaît, se prend elle-même pour objet. Enfin, la manifestation continue de la lumière, l'expression continue de la volonté, c'est le *Saint-Esprit*.

Tel est le Dieu de Boehme considéré en lui-même. Voyons ce qu'il devient dans la nature. Selon Boehme, il y a deux natures qu'il ne faut pas confondre : l'une est éternelle, invisible, directement émanée de Dieu, formée par la réunion de toutes les essences qui entrent dans la composition des choses, et qui, par la diversité de leurs rapports, donnent naissance à la diversité des êtres; l'autre est la matière visible et créée, l'univers proprement dit. Les deux natures de Boehme ne ressemblent pas mal à la nature *naturante* et à la nature *née* de Spinoza. Les essences, ou, comme nous dirions aujourd'hui, les forces, dont l'ensemble constitue la première nature, la nature éternelle, existent d'abord confondues et identifiées dans l'essence suprême, dans la puissance indéterminée que Boehme nous représente comme Dieu le Père; mais la volonté divine, en s'objectivant, en se regardant, conçoit un désir irrésistible par l'effet duquel elle se trouve en quelque sorte divisée en deux et mise en opposition avec elle-même. Il y a d'abord opposition entre la lumière et les ténèbres; puis ces deux principes, ou plutôt ces deux aspects de la nature divine, se divisent à leur tour, ce qui produit les sept essences de la nature créatrice ou *naturante*.

Nous n'énumérerons pas ces sept essences, et nous passerons à la nature visible ou *naturée*, qui est une émanation et une image de la première. Les essences de celle-ci deviennent des existences en celle-là. Les corps qui nous environnent ne sont qu'un *écoulement* du monde spirituel, et, malgré leur diversité apparente, ils sont tous sortis du même principe, ils participent tous de la même substance. « Si tu vois, dit Boehme, une étoile, un animal, une plante, ou toute autre créature, garde-toi de penser que le créateur de ces choses habite loin d'elles. Il est dans la créature même. Quand tu regardes les étoiles, la terre, alors tu vois ton Dieu, et toi-même tu es en lui l'être et la vie. » Donc, il ne faut pas prendre à la lettre le dogme de la création *ex nihilo*; ce néant, ce rien dont la Genèse nous apprend que Dieu a tiré tous les êtres, ce n'est pas autre chose que sa propre substance.

Si Dieu est la substance commune de tout ce qui existe, il est nécessairement le principe du mal. Boehme ne recule pas devant cette conséquence. Le mal est nécessaire en Dieu, parce que la scission, l'opposition y est nécessaire; sans le mal, il serait impossible à l'intelligence divine de concevoir le bien. La nécessité du mal est plus évidente encore dans la nature; car le désir, les obstacles et la souffrance sont les conditions mêmes des biens qui nous arrivent tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. « S'il n'existait, dit Boehme, aucune contradiction dans la vie, il n'y aurait pas de sensibilité, pas de volonté, pas d'activité, pas d'entendement, pas de science; car une chose qui ne rencontre pas de résistance capable de la provoquer au mouvement demeure immobile. Il est clair que sans la douleur nous ne connaîtrions pas la joie, et que la jouissance serait toujours des angoisses du désir. Aussi Boehme, dans son langage imagé, a-t-il appelé le démon, ou le mal personifié, le *cuisinier de la nature*; car, dit-il en continuant la métaphore, sans les aromates, tout ne serait qu'une fade bouillie. »

Les œuvres de Boehme, toutes écrites en allemand, ont été réimprimées plusieurs fois. La première édition complète a été imprimée en Hollande en 1675, par les soins de Henri Betke. La plus complète est celle d'Amsterdam, publiée par Gichtel, un sectateur de Boehme, en 10 vol. in-8° (1682). *L'Aurore*, la *Triple vie* et les *Trois principes* ont été traduits en français par Saint-Martin.

BOEHME (Jean-Eusèbe), historien allemand, né à Wurtzen en 1717, mort à Leipzig en 1780. Il occupa une chaire d'histoire dans cette dernière ville, et fut nommé conseiller aulique et historiographe de l'électorat de Saxe. Il composa dans un latin élégant les ouvrages suivants : *Dissertationes duæ de Iside Suevis olim culta* (1749); *De commerciorum apud Germanos initium commentatio* (1751); *De ortu regni dignitatis in Polonia* (1754), etc.; et en allemand : *Matériaux pour servir à l'histoire de Saxe* (Augsbourg, 1782, in-8°).

BOEHME (Charles-Guillaume), peintre et graveur allemand, né à Grosborte, en Saxe, élève de Dietrich, travailla vers le milieu du XVIII^e siècle. Il fut d'abord employé dans la manufacture de porcelaine de Meissen, et ensuite à celle de Berlin. Il a gravé à l'eau-forte une quinzaine de paysages et de marines.

BOEHMER (Just-Henning), juriconsulte et publiciste allemand, né à Hanovre en 1674, mort en 1749. Il professa d'abord le droit à Halle, puis fut nommé successivement directeur de l'université de cette ville, chancelier de la faculté de droit, chancelier du gouvernement dans le duché de Magdebourg (1743), et conseiller d'Etat de Frédéric le Grand. Cet homme éminent s'est surtout appliqué à l'étude du droit civil et du droit ecclésiastique. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Traité de droit paroissial* (Halle, 1701, in-4°); *Introduction au droit des Pandectes* (1704, 2 vol. in-8°); *Introduction au droit public universel* (1709), qui n'a été dépassée que par les travaux modernes, et dans laquelle, non-seulement il fait preuve d'une connaissance profonde de